

GUILLAUME MUSSO

*La vie secrète
des écrivains*

ROMAN

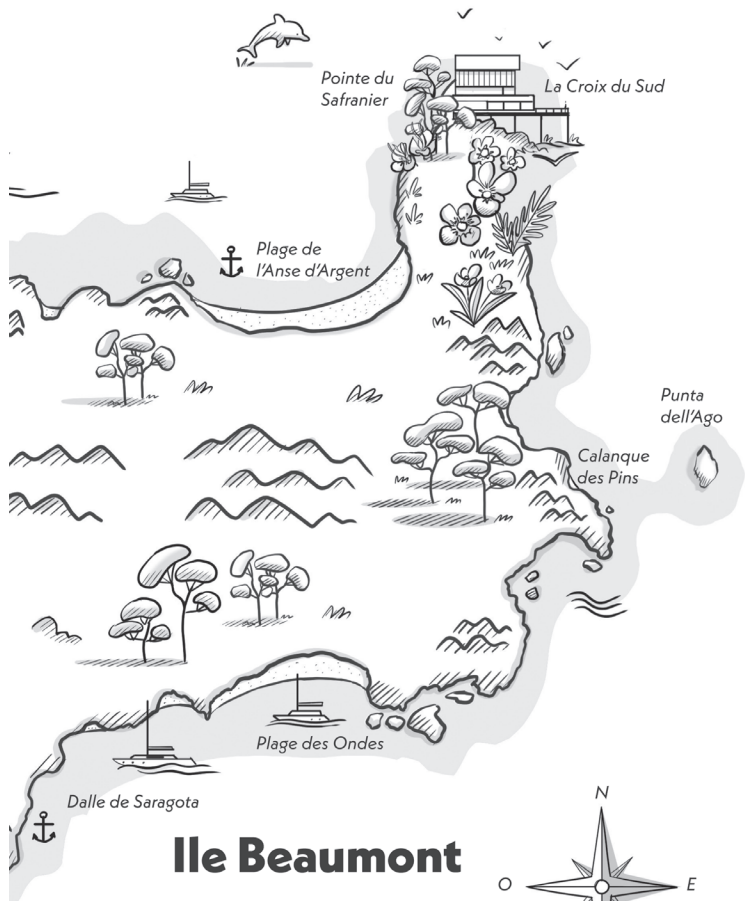
Le Livre de Poche remercie les éditions CALMANN-LÉVY
pour la parution de cet extrait.

Pour survivre, il faut raconter des histoires.

Umberto ECO,
L'Île du jour d'avant



Mer Méditerranée



PROLOGUE

Le mystère Nathan Fawles

(*Le Soir* – 4 mars 2017)

Absent de la scène littéraire depuis près de vingt ans, l'auteur du mythique *Lorelei Strange* continue de susciter une véritable fascination chez les lecteurs de tout âge. Retiré sur une île de la Méditerranée, l'écrivain refuse obstinément toute sollicitation médiatique. Enquête sur le reclus de l'île Beaumont.

On appelle cela l'effet Streisand : plus vous cherchez à cacher quelque chose, plus vous attirez la curiosité sur ce que vous souhaitez dissimuler. Depuis son retrait soudain du monde des lettres à l'âge de trente-cinq ans, Nathan Fawles est victime de ce mécanisme pervers. Nimbée d'une aura de mystère, la vie de l'écrivain franco-américain a suscité tout au long de ces deux décennies son lot de ragots et de rumeurs.

Né à New York en 1964 d'un père américain et d'une mère française, Fawles passe son enfance dans la région parisienne, mais retourne aux États-Unis pour terminer ses études, d'abord à la Phillips Academy, puis à l'université Yale. Diplômé en droit et en sciences politiques, il s'investit ensuite dans l'humanitaire, travaille quelques années sur le terrain pour Action contre la faim et Médecins sans frontières, notamment au Salvador, en Arménie et au Kurdistan.

L'ÉCRIVAIN À SUCCÈS

Nathan Fawles revient à New York en 1993 et publie son premier roman, *Lorelei Strange*, parcours initiatique d'une adolescente internée dans un hôpital psychiatrique. Le succès n'est pas immédiat, mais en quelques mois, le bouche à oreille – notamment chez les jeunes lecteurs – porte le roman en tête des ventes. Deux ans plus tard, avec son deuxième ouvrage, *Une petite ville américaine*, vaste roman choral de près de mille pages, Fawles rafle le prix Pulitzer et s'impose comme l'une des voix les plus originales des lettres américaines. Fin 1997, l'écrivain surprend une première fois le monde de la littérature.

Désormais installé à Paris, il publie son nouveau texte directement en français. *Les Foudroyés* est une déchirante histoire d'amour, mais aussi une réflexion sur le deuil, la vie intérieure et le pouvoir de l'écriture. C'est à cette occasion que le public français le découvre vraiment, notamment lors de sa participation à une édition spéciale de *Bouillon de culture* avec Salman Rushdie, Umberto Eco et Mario Vargas Llosa. On le reverra dans cette émission pour ce qui se révélera être son avant-dernière intervention médiatique, en novembre 1998. Sept mois plus tard, âgé d'à peine trente-cinq ans, Fawles annonce en effet dans un entretien décapant avec l'AFP sa décision irrévocable d'arrêter d'écrire.

LE RECLUS DE L'ÎLE BEAUMONT

Depuis cette date, l'écrivain s'est tenu à cette position. Installé dans sa maison de l'île Beaumont, Fawles n'a jamais plus publié le moindre texte, ni accordé d'interview à un journaliste. Il a aussi refusé toutes les demandes d'adaptation de ses romans au cinéma ou à la télévision (Netflix et Amazon s'y sont encore récemment cassé les dents, malgré, dit-on, des offres financières très conséquentes).

Depuis bientôt vingt ans, le silence assourdissant du « reclus de Beaumont » n'a cessé d'alimenter les fantasmes. Pourquoi Nathan Fawles, à seulement trente-cinq ans, alors au sommet de son succès, a-t-il choisi de se mettre volontairement en retrait du monde ?

« Il n'y a pas de mystère Nathan Fawles, assure Jasper Van Wyck, son agent depuis toujours. Il n'y a pas de secret à percer. Nathan est simplement passé à autre chose. Il a définitivement tourné la page de l'écriture et du monde éditorial. » Interrogé sur la vie quotidienne de l'écrivain, Van Wyck reste dans le flou : *« Autant que je sache, Nathan vaque à ses occupations privées. »*

POUR VIVRE HEUREUX, VIVONS CACHÉS

Pour couper court à toute attente des lecteurs, l'agent précise que l'auteur *« n'a plus écrit une ligne depuis vingt ans »* et se montre catégorique : *« Si Lorelei Strange a souvent été comparé à L'Attrape-cœurs, Fawles n'est pas Salinger : il n'y a pas dans sa maison de coffre-fort rempli de manuscrits. Il n'y aura plus jamais de nouveau roman signé Nathan Fawles. Même après sa mort. C'est une certitude. »*

Une mise en garde qui n'a jamais découragé les plus curieux de chercher à en savoir plus. Au fil des années, de nombreux lecteurs et plusieurs journalistes ont fait le périple jusqu'à l'île Beaumont pour aller rôder autour de la maison de Fawles. Ils ont toujours trouvé porte close. Une méfiance qui semble avoir gagné les habitants de l'île. Pas très étonnant dans un endroit qui, avant même la venue de l'écrivain, avait érigé en devise la maxime *Pour vivre heureux, vivons cachés*. « *La municipalité ne communique pas sur l'identité de ses résidents, illustres ou non* », se contente de préciser le secrétariat du maire. Rares sont les insulaires qui consentent à s'exprimer sur l'écrivain. Ceux qui acceptent de nous répondre banalisent la présence sur leurs terres de l'auteur de *Lorelei Strange*. « *Nathan Fawles ne vit pas terré chez lui, ni recroquevillé sur lui-même*, assure Yvonne Sicard, l'épouse du seul médecin de l'île. *On le croise souvent au volant de sa Mini Moke, lorsqu'il vient faire ses courses au Ed's Corner, l'unique supérette de la ville.* » Il fréquente aussi le pub de l'île, « *notamment lors des retransmissions des matchs de l'Olympique de Marseille* », précise le patron de

l'établissement. L'un des habitués du pub note que « *Nathan n'est pas le sauvage que décrivent parfois les journalistes. C'est plutôt un gars agréable qui connaît bien le foot et qui aime le whisky japonais* ». Un seul sujet de conversation peut le mettre en rogne : « *Si vous essayez de le brancher sur ses livres ou sur la littérature, il finira par quitter la salle.* »

UN VIDE DANS LA LITTÉRATURE

Du côté de ses confrères écrivains, on trouve de nombreux inconditionnels de Fawles. Tom Boyd, par exemple, lui voue une admiration sans bornes. « *Je lui dois certaines de mes plus belles émotions de lecture et il fait indéniablement partie des écrivains envers lesquels j'ai une dette* », affirme ainsi l'auteur de *La Trilogie des anges*. Même son de cloche de la part de Thomas Degalais, lequel considère que Fawles a bâti en trois livres très différents une œuvre originale qui fera date. « *Bien sûr, comme tout le monde je regrette qu'il se soit retiré de la scène littéraire, déclare le romancier français. Sa voix manque à notre époque. J'aimerais que Nathan revienne dans l'arène en écrivant un nouveau roman, mais je pense que ça n'arrivera jamais.* »

C'est probable en effet, mais n'oublions pas que Fawles a choisi pour exergue de son dernier roman cette phrase du *Roi Lear* : « *Ce sont les étoiles, les étoiles tout là-haut, qui gouvernent notre existence.* »

Jean-Michel Dubois

L'ÉCRIVAIN
QUI N'ÉCRIVAIT PLUS

Éditions Calmann-Lévy
21, rue du Montparnasse
75006 Paris

N° d'identification : 379529

M. Raphaël Bataille
75, avenue Aristide-Briand
92120 Montrouge

Paris, le 28 mai 2018

Monsieur,

Nous avons bien reçu votre manuscrit *La Timidité des cimes*, et nous vous remercions de la confiance que vous accordez à notre maison d'édition.

Votre manuscrit a été examiné avec attention par notre comité de lecture, malheureusement il ne correspond pas au type d'ouvrages que nous recherchons actuellement.

Nous vous souhaitons de trouver au plus vite un éditeur pour ce texte.

Bien cordialement,

Le secrétariat littéraire

P-S : Votre manuscrit reste à votre disposition dans nos locaux pendant un mois. Au cas où vous voudriez le recevoir en retour par la poste, merci de nous faire parvenir une enveloppe timbrée.

1

La première qualité d'un écrivain

La première qualité d'un écrivain, c'est d'avoir de bonnes fesses.

Dany LAFERRIÈRE

Mardi 11 septembre 2018

1.

Le vent faisait claquer les voiles dans un ciel éclatant.

Le dériveur avait quitté les côtes varoises un peu après 13 heures et filait à présent à la vitesse de cinq nœuds en direction de l'île Beaumont. Près du poste de barre, assis à côté du skipper, je m'enivrais des promesses de l'air

du large, m'abîmant tout entier dans la contemplation de la limaille dorée qui scintillait sur la Méditerranée.

Le matin même, j'avais abandonné mon studio de la région parisienne pour attraper le TGV de 6 heures qui ralliait Avignon. Dans la cité des Papes, j'avais pris un bus jusqu'à Hyères, puis un taxi jusqu'au petit port de Saint-Julien-les-Roses, seul embarcadère proposant des traversées en ferry à destination de l'île Beaumont. À cause d'un énième retard de la SNCF, j'avais loupé de cinq minutes l'unique navette de la mi-journée. Alors que j'errais sur le quai en traînant ma valise, le capitaine d'un voilier néerlandais qui s'apprêtait à partir chercher ses clients sur l'île m'avait gentiment offert de faire le trajet avec lui.

Je venais d'avoir vingt-quatre ans et j'étais à un moment compliqué de mon existence. Deux ans plus tôt, j'étais sorti diplômé d'une école de commerce parisienne, mais je n'avais pas cherché d'emploi correspondant à ma formation. Je n'avais fait ces études que pour rassurer mes parents, et je ne voulais pas d'une vie scandée par la gestion, le marketing ou la finance. Ces deux dernières années, j'avais jonglé avec des petits boulots pour payer mon

loyer, mais j'avais consacré toute mon énergie créative à l'écriture d'un roman, *La Timidité des cimes*, qui venait d'être rejeté par une dizaine de maisons d'édition. J'avais punaisé toutes les lettres de refus sur le panneau au-dessus de mon bureau. Chaque fois que j'avais enfoncé une épingle dans la surface de liège, j'avais eu l'impression de me l'enfoncer dans le cœur tant mon accablement était à la mesure de ma passion pour l'écriture.

Heureusement, cette déprime ne durait jamais très longtemps. Jusqu'à présent, j'étais toujours parvenu à me persuader que ces échecs étaient l'antichambre de la réussite. Pour y croire, je m'accrochais à des exemples illustres. Stephen King répétait souvent que trente maisons d'édition avaient refusé *Carrie*. La moitié des éditeurs londoniens avaient trouvé le premier tome de *Harry Potter* « beaucoup trop long pour des enfants ». Avant d'être le roman de science-fiction le plus vendu au monde, *Dune* de Frank Herbert avait essuyé une vingtaine de rejets. Quant à Francis Scott Fitzgerald, il avait, paraît-il, tapissé les murs de son bureau avec les cent vingt-deux lettres de refus envoyées par les magazines à qui il avait proposé ses nouvelles.

2.

Mais cette méthode Coué commençait à connaître ses limites. Malgré toute ma volonté, j'avais du mal à me remettre à écrire. Ce n'était pas le syndrome de la page blanche ou le manque d'idées qui me paralysait. C'était l'impression pernicieuse de ne plus progresser dans mon écriture. L'impression de ne plus très bien savoir où aller. J'aurais eu besoin d'un œil neuf sur mon travail. Une présence à la fois bienveillante et sans concession. En début d'année, je m'étais inscrit à un cours de *creative writing* organisé par une prestigieuse maison d'édition. J'avais fondé beaucoup d'espoir sur cet atelier d'écriture, mais j'avais vite déchanté. L'écrivain qui l'animait – Bernard Dufy, un romancier qui avait eu son heure de gloire dans les années 1990 – se présentait comme *un orfèvre du style* – c'étaient ses propres mots. « Tout votre travail doit porter sur *la langue* et non sur l'histoire, répétait-il à longueur de temps. Le récit n'est là que pour servir *la langue*. Un livre ne peut pas avoir d'autre but que la recherche de la forme, du rythme, de l'harmonie. C'est là que réside la seule originalité possible, car, depuis Shakespeare, toutes les histoires ont déjà été écrites. »

Les 1 000 euros que j'avais déboursés pour cette leçon d'écriture – en trois séances de quatre heures – m'avaient mis en colère et sur la paille. Peut-être Dufy avait-il raison, mais personnellement, je pensais exactement le contraire : le style n'était pas une fin en soi. La première qualité d'un écrivain était de savoir captiver son lecteur par une bonne histoire. Un récit capable de l'arracher à son existence pour le projeter au cœur de l'intimité et de la vérité des personnages. Le style n'était que le moyen d'innover la narration et de la rendre vibrante. Au fond, je n'avais que faire de l'avis d'un écrivain académique comme Dufy. Le seul avis que j'aurais aimé recevoir, le seul qui aurait eu de l'importance à mes yeux était celui de mon idole de toujours : Nathan Fawles, mon écrivain préféré.

J'avais découvert ses livres à la fin de l'adolescence, à une époque où Fawles avait déjà cessé d'écrire depuis longtemps. *Les Foudroyés*, son troisième roman, m'avait été offert par Diane Laborie, ma petite amie de terminale, en guise de cadeau de rupture. Le roman m'avait davantage ébranlé que la perte d'un amour qui n'en était pas un. J'avais enchaîné avec ses deux premiers livres : *Lorelei Strange* et *Une petite*

ville américaine. Depuis, je n'avais plus rien lu d'aussi stimulant.

Par son écriture unique, Fawles me semblait s'adresser directement à moi. Ses romans étaient fluides, vivants, intenses. Moi qui ne suis pourtant fan de personne, j'avais lu et relu ses livres car ils me parlaient de moi, de la relation aux autres, de la difficulté à tenir le gouvernail de sa vie, de la vulnérabilité des hommes et de la fragilité de notre existence. Ils me donnaient de la force et décuplaient mon envie d'écrire.

Dans les années qui avaient suivi sa retraite, d'autres auteurs avaient essayé de se couler dans son style, d'aspirer son univers, de calquer sa façon de construire un récit ou de singer sa sensibilité. Mais pour moi, personne n'était parvenu à sa cheville. Il n'y avait qu'un seul Nathan Fawles. Qu'on l'aime ou pas, on était forcé de reconnaître que Fawles était un auteur singulier. Même en lecture à l'aveugle, il suffisait de parcourir une page d'un de ses livres pour savoir que c'était lui qui l'avait écrite. Et j'ai toujours pensé que là était la véritable marque du talent.

Moi aussi, j'avais décortiqué ses romans pour essayer d'en percer les secrets, puis j'avais nourri l'ambition d'établir un contact avec lui.

Bien que sans espoir sur mes chances d'obtenir une réponse, je lui avais écrit plusieurs fois via sa maison d'édition en France et son agent aux États-Unis. Je lui avais aussi envoyé mon manuscrit.

Puis, il y a dix jours, sur la newsletter expédiée par le site officiel de l'île Beaumont, j'avais repéré une offre d'emploi. *La Rose Écarlate*, la petite librairie de l'île, cherchait un employé. J'avais postulé directement en adressant un mail au libraire et, le jour même, Grégoire Audibert, le patron de la librairie, m'avait appelé par FaceTime pour m'annoncer qu'il retenait ma candidature. Le poste était à pourvoir pour trois mois. Le salaire n'était pas terrible, mais Audibert m'assurait un logement et deux repas par jour au *Fort de Café*, l'un des restaurants de la place du village.

J'étais ravi d'avoir décroché ce travail qui, d'après ce que j'avais cru comprendre des propos du libraire, me laisserait du temps pour écrire dans un cadre inspirant. Et qui, j'en avais la certitude, me donnerait l'occasion de rencontrer Nathan Fawles.